

Joe Sacco est considéré par beaucoup comme le père de la BD journalistique. Ses enquêtes sur le conflit israélo-palestinien, le drame des migrants en Méditerranée ou les crimes commis en Bosnie-Herzégovine en font un auteur engagé, soucieux de dépeindre avec toujours plus de réalisme les tragédies humaines contemporaines.

Joe Sacco

Votre carrière dans la BD journalistique a débuté il y a 25 ans. Elle vous a amené à couvrir de nombreux conflits et tragédies à travers le monde. Comment vous êtes-vous engagé dans cette voie ?

J'ai étudié le journalisme mais, une fois diplômé, je ne me sentais pas satisfait des différents postes que l'on me proposait dans ce domaine. Je me suis donc retourné vers la bande dessinée qui avait toujours constitué pour moi un moyen d'expression, depuis mon plus jeune âge. Finalement, j'ai tenté de faire carrière à travers la BD, mais ma réorientation vers le journalisme n'a pas été vraiment réfléchie et s'est plus ou moins développée naturellement. Ma première bande dessinée journalistique avait pour sujet les Palestiniens. Ayant grandi en Amérique, je n'imaginai, pendant de nombreuses années, les Palestiniens que comme des terroristes. Les massacres de Sabra et Shatila à Beyrouth en 1982 m'ont amené à m'interroger sur les récits que j'avais passivement absorbés au travers des médias américains. J'ai alors commencé à m'informer sur le conflit israélo-palestinien, un processus qui a pris des années. Finalement, j'ai décidé de partir voir les choses de mes propres yeux, d'écrire et de dessiner une série de BD relatant mes expériences.

En tant que dessinateur et journaliste, en quoi pensez-vous avoir contribué à la défense des droits de l'homme ?

Il m'est difficile de répondre à cette question. Je ne saurais dire comment j'y ai contribué ou quel bienfait cela a pu avoir. J'ai exercé mon métier de journaliste à partir d'un sentiment de frustration et même de colère, que j'ai essayé

de canaliser en quelque chose de productif. L'idée est relativement simple : donner une voix aux peuples dépossédés et opprimés. Je n'ai pas vraiment de regrets. J'ai fait du meilleur que j'ai pu sans jamais savoir si mon travail avait un réel impact.

Quels sont, pour vous, les principaux défis à relever aujourd'hui dans le domaine des droits de l'homme ?

Je pense que les migrations et la manière d'y répondre sont la grande question de ce siècle. Avec le changement climatique en particulier, les conflits et les crises qui peuvent se développer dans certaines régions du monde, du fait du manque de ressources et de la capacité réduite des territoires d'accueillir de larges populations, les peuples vont ressentir le désir et le besoin de migrer. Il est évident que cela sera source de tensions, de repli, et aura de larges implications en termes de droits de l'homme, comme nous le constatons déjà en Europe et aux États-Unis.

Quel message souhaitez-vous transmettre aux membres de l'ACAT ?

Il me semble que la lutte pour les droits de l'homme et la dignité sera toujours une bataille ardue. Si l'on travaille dans le domaine des droits de l'homme, quelle que soit notre fonction, on se doit d'agir avec la certitude que nos actions comptent. Cela ne devrait en aucun cas mener au désespoir. On essaye de faire le bien et, au final, le bien trouve son chemin. Soit il a un impact positif, soit il n'en a aucun. Mais dans tous les cas, la passivité est exclue. ♦

« Les migrations sont la grande question de ce siècle »

